

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleu ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en anglais.

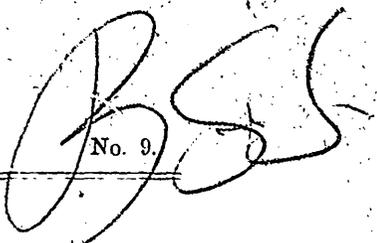
This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

226.
Vol. 1.

OCTOBRE 1893.

No. 9.



LE
MAITRE
— DE —
FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE

DE GRAMMAIRE ET DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE

1. Chronique, par JULES LEMAITRE. — 2. La Ficelle, par GUY DE MAUPASSANT. — 3. Paysage (Poésie), par AURÉLIEN SCHOLL. — 4. Sans Dot, par GEORGES OHNET. — 5. La Réforme de l'orthographe. — 6. L'Esprit Français. — 7. Blunders in French avoided. — 8. The French Teacher, Dialogues, Exercices, etc., par LOUIS TESSON.
- 3 Illustrations: 1. La Gare du chemin de fer du Pacifique Canadien, à Montréal. — 2. Le Palais du Parlement, à Ottawa. — 3. Le Pont de Lachine.
-
-

Montréal

PUBLIÉ PAR LOUIS TESSON & CIE

No 2269, RUE STE-CATHERINE

FREE TREATMENT Every day during the coming week. All new patients will receive one treatment FREE, at Dr. VESCELIUS' HEALING INSTITUTE, 73 North Pearl st., Albany, N. Y. Rich and poor are cordially invited.

From the Albany Press and Knickerbocker :

REMARKABLE CURES.

The many remarkable cures attributed to Dr. W. I. Vescelius, of No. 73 North Pearl street, have their foundation on facts. This well known magnetic healer has done a wonderful amount of good among the afflicted. The thousands whom he has relieved from chronic catarrh, rheumatism and other ills are bounteous in their praise of the work of this good man, who devotes an hour of his valuable time each day to treating the poor, free of charge.

VESCELIUS'



LILY BALM
Trade Mark.

DR. VESCELIUS' LATEST DISCOVERY

LILY BALM is a clean, beautiful Ointment. It softens, beautifies, purifies and heals the skin. It removes rheumatic pains. It is excellent for inflammation of the throat and lungs. It loosens a cough. For eczema, salt rheum, tetter, rash, itch, itching sensation, corns and bunions, ring worms, sprains or eruptions, it is unsurpassed. Lily Balm is very popular. Those who have used it call for the second, third and fourth box. Some have had half a dozen boxes. It is destined to become a household necessity. It is a nice hair-dressing. It beautifies the complexion. Prepared and for sale by

Dr. W. I. VESCELIUS, 73 North Pearl st., Albany, N. Y.

Price 35 and 50 cents a box. Sent by mail on receipt of price. It is also for sale by S. C. Hodgking, druggist, 73 N. Pearl Street.

VESCELIUS' VEGETABLE LIVER, STOMACH, KINDNEY AND BLOOD PILLS, for sale by Dr. Vescelius, 73 North Pearl street, Albany, N. Y., by S. C. Hodgkins, druggist, 73 North Pearl street, and by all druggists.

PRICE, 25 CENTS A BOX.

L. TRIPAULT

92 W. HOUSTON STREET, - NEW-YORK

Importateur de Vins Français et Liqueurs

Vins purs de Californie reçus directement des vignobles et vendus au plus bas prix.

LE P'TIT BLEU, vin sans rival, seulement 65c. le gallon.

DEPOT DU CELEBRE WHISKEY PICKWICK CLUB

Exp Gros, demi gros et détail.

Exp Expéditions à l'intérieur.

FRENCH TAUGHT

BY A NATURAL METHOD

Translations

Address **LOUIS TESSON**,

29 Mansfield Street

ON DEMANDE

Un jeune homme allemand instruit et capable d'enseigner sa langue. S'adresser à M. A., bureau du MAITRE DE FRANÇAIS, 2269 Ste-Catherine, Montréal.

Mme and Prof. von Zoederflicht

66 CATHCART STREET

MONTREAL

Leçons d'allemand, de français et d'anglais à des prix modérés.

JULES DOUX

Maison Française de

Teinturerie et de Dégraissage

FONDEE EN 1852

233 BLEECKER STREET

UTICA, N. Y.

Succursales à Watertown, Saratoga Spr'gs.
et dans les principales villes des
Etats-Unis.

Circulaire envoyée franco, sur demande.

Burdock BLOOD BITTERS CURES Scrofula.

Scrofula is a tainted and impure condition of the blood, causing sores, swellings, ulcers, tumors, rashes, eruptions and skin diseases. To remove it, the blood must be thoroughly cleansed and the system regulated and strengthened. B.B.B. is the strongest, PUREST AND BEST

purifier and cures all scrofulous disorders rapidly and surely.

"I was entirely cured of a scrofulous ulcer on my ankle by the use of B.B.B. and Burdock Healing Ointment."

Mrs. Wm. V. Boyd, Brantford, Ont.

LONDON, ONT.

WILLIAM J. BIRKS

Organist Dundas Street
Centre Church,

RECEIVES PUPILS FOR ORGAN

PIANO AND VOICE CULTURE AT HIS STUDIO

No. 11 Odd Fellows Hall

Terms on Application.

GRAND TRUNK REFRESHMENT ROOMS

... BONAVENTURE STATION ...

MONTREAL

The most Elegant Railway Refreshment Rooms on the Continent

ELECTRIC FANS

Meals Served at All Hours at Reasonable Rates

 **CUISINE UNEXCELLED** 

H. L. McGUIRE,

- - - Lessee and Manager

CAFÉ DE L'ARCADE

Maison Française de Premier Ordre

2336 RUE STE-CATHERINE

MONTREAL, CAN.

DEJEUNER de 7.30 h. à 10 h. DINER de midi à 2 h.

SOUPER de 5.30 à 8 h.

... SALLE PARTICULIÈRE POUR DAMES ...

PRIX MODÉRÉS

Restaurant Français

ALEXIS BOUSQUET

105 W. 29th STREET (près 6me Avenue), NEW-YORK

MAISON DE PREMIER ORDRE

Table d'Hôte avec Vin et Cafe : Dejeuner, 40c. Diner, 50c.

Vins, Liqueurs et Cigares Importés

DE PREMIÈRE QUALITÉ

HOTEL DE PARIS

76 Christopher St. - NEW-YORK

A Proximité des Bateaux et du Centre de la Ville

BELLES CHAMBRES DE 75c. à \$2.00

Table d'Hôte (sans rivale) avec vin, 50c.

CAFÉ, JARDIN D'ÉTÉ

BUREAU DE TÉLÉGRAPHE.—Seul Hôtel de New-York ayant des prix français.

H. J. MATSON

Ex-Sommelier du Paquebot "La Touraine"

Propriétaire

ALFRED GEROT

Restaurant Français

A LA CARTE

CONSOMMATIONS : DE : PREMIER : CHOIX

285 Washington Street, près Swan

BUFFALO, N.Y.

WHAT IS THE MATTER?

TOOTH-ACHE!

STOP-IT!! HOW??

—USE—

STOP-IT!

The Great TOOTH-ACHE Remedy

Sold everywhere, 15c. a bottle.

WALLACE DAWSON

169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS?

LE MAL DE DENTS!

Arrêtez-le!! Comment??

EMPLOYEZ LE

STOP-IT!

Le Grand Remède du Mal de Dents

En vente partout, à 15c. la bouteille.

WALLACE DAWSON

169 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

CAFÉ FRANÇAIS

Vins, Liqueurs et Cigares

De Première Qualité

SALLE DE BILLARDS

470 6^{ME} AVENUE, - NEW-YORK

Entre 28me et 29me rue

VICTOR FRANCEZ, Propriétaire.

THE

FRENCH TEACHER

BY

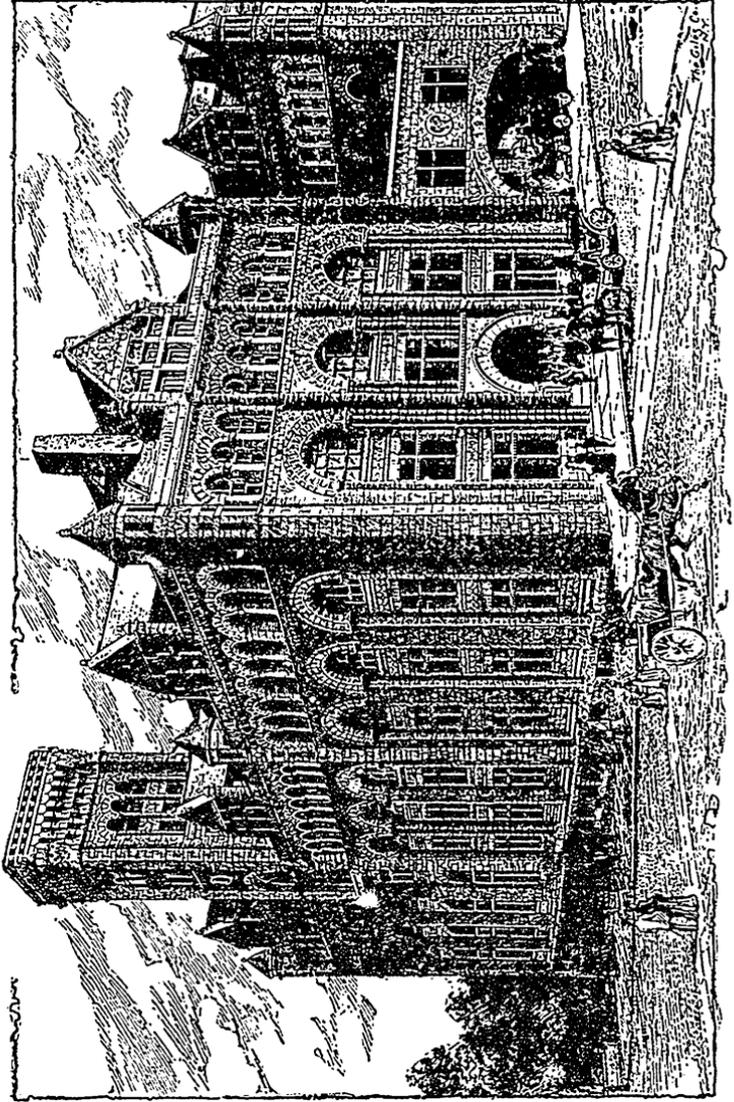
LOUIS TESSON

First Part

A copy will be mailed to any address on receipt of ten cents in postage stamps.

Desirez-vous de bonnes viandes cuites, allez au

STRASBOURG CHARCUTERY, - 2280 Rue Ste-Catherine, MONTRÉAL



GARE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN, A MONTREAL.

CHRONIQUE

C'est le roman d'un homme très savant, très imagitatif et d'un excellent cœur, Pierre Kropotkine, compagnon anarchiste, ci-devant prince.

C'est un livre très fou et très sage, que tous les *bourgeois* devraient lire, en se gardant des ironies courantes et des objections trop faciles.

De la partie critique, très courte, et qui résume en quelques pages les *Paroles d'un révolté*, rien à dire, sinon qu'elle est la vérité même. On l'oublie, ou l'on vit comme si on l'oubliait, la société moderne est pleine d'évidentes abominations. Il y a des gens qui meurent de faim ; il y en a beaucoup ; il y en a, à l'heure qu'il est, des millions en Russie ; il y en a des centaines de mille dans chacun des autres pays de l'Europe. J'ai connu, rue Mouffetard, des femmes qui gagnaient huit sous par jour en travaillant douze heures à coudre des sacs. La plus grande partie de ce que produit le travail des pauvres leur est volée, réellement volée. Par qui ? Je ne sais. Par tous les riches ; peut-être par vous, peut-être par moi, indirectement et sans que nous nous en doutions. L'état actuel de l'humanité — comme d'ailleurs tous ses états passés — est le scandale du juste. C'est entendu. Laissons cela et passons à la partie constructive du roman de Pierre Kropotkine.

*
* * *

Ces farouches anarchistes qui, faisant sauter les maisons, consentent au meurtre aveugle de pauvres servantes, de femmes inoffensives et de petits enfants, savez-vous quel rêve social fleurit sous leur crâne ?

Il est vrai que ce ne sont peut-être pas tout à fait les mêmes qui placent des bombes dans les escaliers et qui édifient ce chimérique et doux roman.

Mais enfin, ce roman, le voici.

La *République* de Platon, l'*Utopie* de Thomas Morus, la *Salente* de Fénelon, le *Contrat social* de Rousseau sont l'œuvre d'esprits défiants, hideusement pratiques et infestés du scepticisme le plus délétère, à côté de la *Conquête du Pain*. Oyez plutôt.

La Révolution est accomplie. Où ? Quand ? Comment ? Par quels moyens ? Par quels assassinats ou quels massacres, (car il est à croire que les spoliés apporteront quelque résistance) ? Ce sont vétilles dont Pierre Kropotkine ne s'occupe point. Le peuple rentre dans son bien. Il exproprie universellement le capital détenu actuellement par quelques-uns et qui appartient à tous, car il est, dans son ensemble, le fruit du travail de tous, et du travail de toutes les générations passées. Le peuple s'empare des dépôts de blé et de vivres, des magasins de vêtements, des machines, des outils, des maisons habitables. Le partage se fait, équitablement, fraternellement, — qui en pourrait douter ? On laisse le meilleur aux femmes, aux enfants, aux malades, aux vieillards. Les hommes sont si bons !

Plus de gouvernements, plus de tribunaux, plus de gendarmes. Les groupements spontanés et la *libre entente* arrangent tout. D'elle-même la production se proportionne et s'adapte à la consommation. Chaque compagnon, au gré de ses aptitudes, donne cinq heures de travail par jour, cinq heures au plus, — grâce aux machines, — et consacre aux arts le reste de son temps. Il se trouve que la distribution *naturelle* des travaux et des métiers entre les hommes répond exactement aux intérêts de la communauté ; qui hésiterait à le croire ? Et les paresseux cessent d'être paresseux, se sentant méprisés. Quant aux crimes et aux violences, il n'en est pas question. Les hommes sont si doux, si raisonnables et si désintéressés !

Mais, direz-vous, il y a des occupations malpropres et déplaisantes. Qui les prendra ? — Pierre Kropotkine ne nie point qu'il y ait de ces occupations. Même, il parle sans bonhomie et avec un dégoût tout bourgeois de certains soins du ménage : cirer les chaussures, laver la vaisselle, faire la cuisine. Eh bien ! mais il y aura des machines pour faire tout cela ; des machines que des mécaniciens volontaires auront construites avec allégresse et que le doigt d'un enfant suffira pour mettre en mouvement.

Je suis forcé d'abrégé ; et j'avoue que ce résumé de quelques lignes ne vous donne aucune idée des belles constructions théoriques de Kropotkine. Il y a des chiffres qui imposent, des statistiques

troublantes, une précision scientifique dans le rêve. Mais enfin " c'est une idylle, et voilà tout," une idylle composée du plus entier et du plus imperturbable opticisme, et de positivisme apparent, et d'évangélisme qui s'ignore, et de panmécanisme à la Jules Verne.

* * *

Vicieux et plats bourgeois, mes frères et complices, vous que ce tableau de benoîte vie pastorale séduit peu et qu'épouvantent d'autre part, les catastrophes qui devraient précéder cette refonte totale du monde ancien, rassurez-vous, je vous prie.

J'écarte toutes les objections immédiates et grossières, toutes celles qui vous sont déjà venues en pensée et qu'il ne vaut même pas la peine de formuler, et je remarque que le roman anarchiste est travaillé par trois contradictions secrètes par où il se détruit lui-même. Vous avez donc, bourgeois, le temps de respirer.

1o Le roman anarchiste, est, comme vous avez vu, une idylle éminemment optimiste, toute de charité et de bienveillance mutuelle. Et, d'autre part, étant donnée la société actuelle, l'ère de ce roman ne saurait être inaugurée que par le crime. En d'autres termes, l'anarchie ne peut être conçue et aimée que par des âmes très douces, et ne peut être rendue possible que par des âmes féroces. De sorte que ceux qui sont capables de faire ce rêve sont incapables de travailler par des moyens violents à sa réalisation, et que ceux qui sont capables de se servir de ces moyens sont incapables d'embrasser sérieusement ce rêve et ne sont donc, quoi qu'ils disent, que des criminels vulgaires.

2o Au fond, c'est un rêve païen, tout matériel et tout terrestre. Il s'agit de jouir de la terre, et d'en jouir le plus possible, moyennant un *minimum* de travail et d'effort. Mais il s'agit aussi d'en jouir tous ensemble également, et sans que le fort prenne la part du faible. Cela suppose une charité, une tempérance, un empire sur soi, un esprit de sacrifice, des vertus enfin qui, jusqu'à présent, n'ont jamais eu de meilleur support que les croyances religieuses. Bref, la réalisation de ce rêve païen, exigerait des vertus chrétiennes, c'est-à-dire des vertus dont l'essence est précisément de répudier ce rêve.

3o Ce rêve d'une société sans gouvernement, sans lois, sans propriété privée, c'est le retour à l'état *naturel* — amélioré, il est vrai,

par des siècles et des siècles de travail et d'inventions scientifiques. Mais, si artificielle que paraisse aujourd'hui notre constitution sociale, c'est pourtant bien par le jeu de forces naturelles que l'humanité est devenue ce que nous la voyons. Il n'y a rien de plus naturel que l'égoïsme, ni que l'instinct de propriété, de conquête et d'exploitation ; il n'y a rien de plus naturel que l'inégalité des corps et des intelligences, ni que la prédominance des forts sur les faibles. Et ainsi, de deux choses l'une : ou cette société idéale et conforme à la nature se gâterait bientôt comme s'est gâté le vieux monde, sous l'empire des mêmes instincts et des mêmes nécessités ; ou cette société prétendue naturelle ne pourrait subsister intacte qu'à la condition que chacun de ses membres comprimât en lui la nature. Et cela est très peu probable.

*
* * *

Toutes ces antinomies doivent nous rassurer. Mais elles ne doivent pas, pour cela, nous faire prendre légèrement le livre de Pierre Kropotkine.

Ce livre, d'abord, est plein de vérités particulières. Outre qu'il nous rappelle qu' " il y a des pauvres parmi nous " et que nous sommes tous plus ou moins responsables de leur misère, il nous inspire la plus sage défiance touchant l'utilité de la plupart des fonctions du gouvernement ; il nous inspire la haine de la centralisation et du formalisme parlementaire, la haine des formes jacobines du socialisme, le goût des associations libres, et il nous invite, enfin, à un examen de conscience.

En somme, l'obstacle à la société idéale est en chacun de nous. Je m'interroge. Supporterais-je, pour ma part, le régime et les devoirs que m'imposerait le roman anarchiste ?

J'aurais à fournir, chaque jour, cinq heures environ de travail manuel, facilité d'ailleurs par les machines. Après cela, je pourrais écrire ce que je voudrais. J'imprimerais mon livre moi-même, et ce me serait, paraît-il, un vrai plaisir. J'aurais une nourriture simple et saine, des vêtements commodes, une maisonnette dans une sorte de grand village. Je ne serais pas malheureux, après tout. Je serais, au surplus, préparé à cette vie par mon origine rustique et la simplicité de mes goûts. Il ne me faudrait qu'un très petit effort pour consentir à vivre de cette façon.

Et pourtant, cet effort, je sens que je ne pourrais le faire longtemps. Les cinq heures de labeur manuel me seraient dures. Elles ne me laisseraient pas la force d'écrire. Au reste, les sujets manqueraient, dans ce monde exempt d'injustices et de douleurs. Paris aurait vécu la civilisation anarchiste exclut une ville comme Paris ; et, ma foi, je crois bien que je le regretterais. Puis, en dépit de mes plus fermes résolutions, j'en arriverais évidemment très vite à me décharger, si je le pouvais, de certaines besognes sur d'autres membres de la communauté, à avoir des clients — je dis des clients volontaires — et à les *exploiter* malgré moi.

Ainsi, et bien que je ne sois pas un méchant homme, ni un bourgeois très corrompu, cette vertu moyenne qui serait nécessaire aux anciens privilégiés pour rester fidèles au nouveau pacte, je sens que je ne l'aurais même pas.

* * *

Cela est triste. On arrive forcément à deux constatations, dont la seconde est la plus rude condamnation de la détestable race humaine.

1o. Le rêve de Kropotkine est irréalisable. Et 2o, s'il est irréalisable, c'est que la majorité des hommes n'est pas même capable d'une vertu moyenne, ne se compose même pas de simples braves gens.

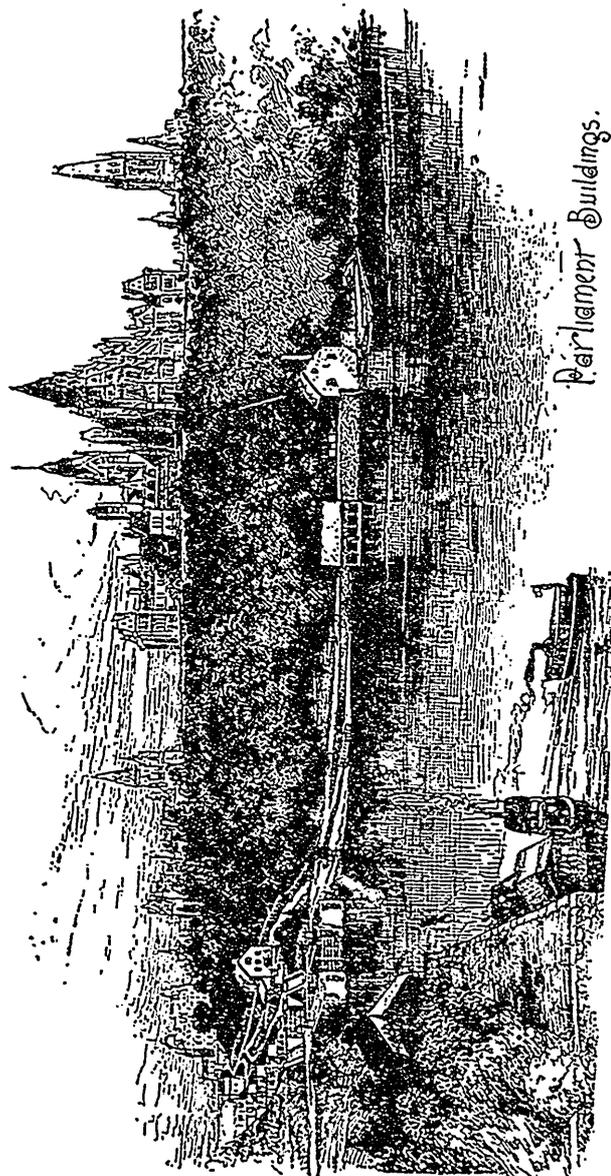
Oh ! oui, nous pouvons être tranquilles. L'humanité n'est pas prête au roman anarchiste. Elle est trop dégoûtante. Bourgeois dormons en paix.

JULES LEMAÎTRE.

Un jeune homme, frais et plein de vigueur, demande un jour l'aumône à Marivaux : " Pourquoi, en te portant si bien, ne travailles-tu pas ? — Hélas ! monsieur, c'est que je suis si paresseux ! — Tiens, voilà six francs pour ta franchise."

Un avocat de Colmar a légué 100,000 francs à l'hospice des fous de cette ville.

" Je les ai gagnés, a-t-il dit dans son testament, avec ceux qui passent toute leur vie à plaider ; ce n'est donc qu'une restitution."



Parliament Buildings.
OTTAWA.

PALAIS DU PARLEMENT, A OTTAWA.

LA FICELLE

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg ; car c'était jour de marché. Les mâles allaient à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étriqué, épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.

Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte, et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangées. Les cornes des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe eu vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir ; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatisme. Il prit, par terre, le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua sur le seuil de sa porte maître Malandain, le bourrelier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte ; puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages.

Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans, n'osant jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la bête.

Les femmes ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'œil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement :

— C'est dit, maît' Anthime. J'vous l'donne.

Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et l'*Angelus* sonnait midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carrioles innommables, jaunes de crotte, déformées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dîneurs attablés, l'immense cheminée, pleine de

flamme claire, jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de gigots ; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisse-
lant sur la peau rissolée s'envolait de lâtre, allumait les gaietés, mouillait les bouches.

Toute l'aristocratie de la charrue mangeait là, chez maît' Jourdain, aukergiste et maquignon, un malin qui avait des écus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts, mais un peu défavorable aux blés.

Tout à coup, le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eût terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases, à contretemps :

—Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes — les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu, ce matin, sur la route de Beuzeville, entre—neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter — à la mairie, incontinent, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Puis l'homme s'en alla.

On entendit encore une fois au loin les battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva.

On finissait le café quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda :

—Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici ?

—Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit :

—Me v'là.

Et le brigadier reprit :

—Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie. M. le maire voudrait vous parler.

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas, après chaque repos, étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant :

—Me v'là, me v'là.

Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

—Monsieur Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houbrèque, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprit pourquoi.

—Mé, mé, j'ai ramassé çu portefeuille ?

—Oui, vous-même.

—Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

—On vous a vu.

—On m'a vu, mé ? Qui ça qui m'a vu ?

—M. Malandain, le bourrelier.

Alors le vieux se rappela, comprit, et, rougissant de colère :

—Ah ! i m'a vu, çu manant ! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

—Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant :

—C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l'répète.

Le maire reprit :

—Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

—Si on peut dire !... si on peut dire... des menteries comme ça pour dénaturer un honnête homme ! Si on peut dire !... /

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandain qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurèrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya en le prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. En sortant de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé, avec une curiosité sérieuse ou goguenarde, mais où n'entraît aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrait ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait :

—Vieux malin, va !

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde ; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de la dire à tout le monde.

Il ne rencontra que des incrédules.

Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houbrèque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route ; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauchecorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait.

—C'qui m'faisait deuil, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous ; mais, c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie.

Tout le jour, il parlait de son aventure ; il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église, le dimanche suivant. Il arrêtait des inconnus pour la

leur dire. Maintenant, il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi ?

Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure : " Gros malin, va ! " Puis il tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé " Gros malin " ?

Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montvilliers lui cria :

—Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle !

Maître Hauchecorne balbutia :

—Puisqu'on l'a retrouvé çu portefeuille !

Mais l'autre reprit :

—Tais-té, mon pé, il y en a un qui trouve, et il y en a un qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille.

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu des moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauderie de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

—Ça, c'est des raisons d'menteux, disait-on derrière son dos.
 Il le sentait, se rongeat les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.
 Il dépérissait à vue d'œil.

Les plaisants maintenant lui faisaient conter " la Ficelle " pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

Vers la fin de décembre, il s'alita.

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant :

—Une 'tite ficelle... une 'tite ficelle... t'nez, la voilà, m'sieu le maire.

GUY DE MAUPASSANT.

PAYSAGE

On aperçoit sur la route
 La ferme ; au pied du coteau,
 La vache se penche et broute
 L'herbe haute au bord de l'eau.

Sous un noyer centenaire
 Au front richement peuplé,
 Dans la cour, on voit une aire,
 Une aire à battre le blé.

L'avoine, le seigle et l'orge
 Sont entassés à foison.
 Le grenier crève et dégorge
 Les trésors de la moisson.

Les canards fouillent la vase,
 L'étable beugle et mugit,
 Le raisin foulé s'écrase
 Sous le pressoir, qu'il rougit.

Aux environs de l'étable,
 Le coq, de son bec pointu,
 Sondant et triant le sable,
 Pique un grain sous un fétu.

Comme une verte corbeille,
 Tout autour de la maison,
 Montent les bras d'une treille;
 C'est un nid dans un buisson.

AURÉLIEN SCHOLL.

SANS DOT

I

Aux soirées du général, quand elle entrait dans le grand salon, souriante, fraîche, ses jolies épaules nues, un murmure caressant s'élevait du groupe des officiers massés aux encoignures des portes. Derrière elle, sa mère, majestueuse dans sa toilette un peu voyante de femme ayant toujours habité la province, secouait ses tire-bouchons de cheveux blancs avec un air d'orgueil, semblant dire : " C'est ma fille ! " Et, fluët, doux, modeste, son père, colonel au 123e, suivait, s'appliquant à ne pas marcher sur les traînes des robes.

A peine assise, un peloton de lieutenants et de capitaines, l'élite de la garnison de Versailles, sanglés dans leurs uniformes de grande tenue, moustaches blondes ou brunes, aux yeux rêveurs ou hardis, s'élançait à l'assaut de son carnet de bal. Et, dans la clarté dorée des lustres, au son des instruments, elle se mettait à danser, légère et gracieuse, emportée aux bras de ces jeunes gens empressés à lui plaire.

Pour eux, ses désirs étaient des ordres et ses caprices des lois. Fille du colonel ! Aux époques où se dressait le tableau d'avancement, il pouvait suffire d'un éloge jeté négligemment par elle : " Ah ! le lieutenant un tel, quel charmant officier, et quel bon valseur ! " pour décider de toute une carrière. Aussi elle les faisait marcher comme à la manœuvre, avec un petit ton de commandement crâne et coquet.

Elle était ainsi arrivée à vingt-deux ans, vivant des jours très gais, parcourant la France au hasard des garnisons, drapeau déployé et clairon sonnante, dans une existence un peu nomade. Sa mère commençait à manifester de l'impatience ; elle eût voulu la voir mariée. Mais, entre elle et les prétendants, une barrière effrayante se dressait, sur laquelle étaient écrits ces mots décisifs : Sans dot ! Et les officiers flirtaient, riaient, dansaient, mais ne paraissaient pas du tout songer à épouser.

Plaire à la fille du colonel pour obtenir de bonnes notes, parfait ! Pousser jusqu'au mariage, autre chanson ! Et aucun ne paraissait disposé à en apprendre l'air ; aucun de ceux qu'on eût favorablement accueillis. Car, depuis un an au moins, la jeune fille avait un amoureux timide et tremblant dont, l'ingrate, elle riait volontiers.

C'était un gros garçon à la moustache rousse et aux yeux bleus, Lorrain de naissance, et sorti de l'école de Saint-Maixent. Il s'était engagé à dix-huit ans, avait été blessé à la bataille de Coulmiers, et portait la médaille militaire. Mais, comme il n'avait point passé par Saint-Cyr, on le traitait de haut. Fils de paysans, il était robuste et sanguin, peu parleur quoiqu'il fût instruit. Très brillant sur le terrain des manœuvres, il perdait pied dans un salon. Il savait à peine danser. La crainte seule de passer pour un impoli l'avait entraîné à inviter une fois la jeune fille. Et il avait si bien embrouillé les figures du Boston, que les plus habiles n'avaient pu s'y reconnaître. Ce déplorable essai lui avait suffi, et plutôt que d'affronter de nouveau les regards moqueurs, il eût gaiement marché sur une batterie tirant à mitraille.

Enfoncé dans une embrasure de fenêtre, il regardait pendant des heures celle qu'il adorait, dansant avec une riante vivacité. Il suivait sa petite tête évaporée, dans la foule tournoyante, et caressait des yeux ses blanches épaules. Quelquefois il s'enhardissait jusqu'à s'approcher de la mère, et, cérémonieusement, il lui faisait sa cour. C'étaient ses plus grandes audaces.

Il voyait avec envie ses camarades papillonner autour de la jeune fille, cambrer leur torse, faire les avantageux. Plein d'une noire tristesse, il se disait : " Un de ces jours, la nouvelle qu'elle épouse un de ces messieurs va se répandre au mess, et tout sera fini." Il eut des accès de désespoir dans le silence glacial de sa chambre garnie. Il essaya de se raisonner. N'était-il pas fou d'aller songer à cette enfant gâtée faite pour les douceurs de la vie luxueuse ? Elle était réservée à quelque fils de famille, et non à un pauvre officier de fortune.

Mais, malgré lui, sa pensée s'envolait toujours vers elle. Il la voyait pendant les nuits d'insomnie, toujours tournant, rieuse et légère, dans l'empirement de la valse. Elle semblait l'appeler avec une coquetterie irritante, et il pensait : " Qui sait ? Elle m'accepterait peut-être ! " Alors son cœur battait dans sa poitrine à gros coups et il étouffait. Un matin il n'y tint plus. La vie ainsi lui était

devenue impossible. Il alla trouver le major, qui lui avait toujours témoigné de l'intérêt, et le pria de voir le colonel et, sans aborder nettement la question, de pressentir l'accueil qui pourrait être fait à une demande en mariage. Il passa cette journée-là au bord de la pièce d'eau des Suisses, à regarder sauter les carpes au soleil, regrettant déjà sa démarche, et voyant devant lui l'avenir tout en noir.

Le soir, dans la cour de la caserne, le major le prit à part et lui dit d'une voix brève :

—J'ai vu le colonel. . . . Il a été excellent, et voilà sa réponse : "Votre protégé n'a pas le sou, ma fille n'a pas de dot, ce serait marier la faim et la soif. . . ." Il a raison, sactebleu ! ne pensez plus à la demoiselle. Et si vous avez du chagrin, consolez-vous avec la théorie.

Le lieutenant remercia, mais n'essaya pas de se consoler, et, comme on demandait des officiers pour envoyer au Tonkin, il se proposa, et la semaine suivante il s'embarquait à Brest. Et pendant que, le cœur gros, il s'éloignait, emporté sur les flots tumultueux de la large mer, la jeune fille, insouciante et joyeuse, continuait à à danser dans la lumière et dans les fleurs, au doux bruit des instruments de fête.

II

Deux années se sont écoulées. Dans son bel hôtel, le général recevait toujours ; mais, à ces brillantes soirées militaires, la charmante fille qui jadis tournait toutes les têtes ne paraissait plus. Le colonel du 123^e était mort subitement à la veille d'obtenir les étoiles. A la vie brillante et dissipée avait succédé pour les deux femmes une existence médiocre et maussade. Tous les sémillants officiers qui papillonnaient si galamment s'étaient éloignés avec le plaisir et la gaieté. Le nouveau colonel du régiment avait aussi une femme et une fille. A elles, puissances du jour, toutes les attentions, toutes les coquetteries ; aux souverains de la veille, le coup de képi distrait, dans la rue, puis la fuite d'un air effaré.

L'orpheline et la veuve, alors, échangeaient un amer sourire et poursuivaient lentement leur chemin. Elles allaient dans le parc, auprès du tapis vert, jouir des tiédeurs d'un bel automne dont le soleil dorait le marbre des statues et jaunissait les feuilles des

grands marronniers. Elles s'asseyaient toutes noires dans leurs robes de deuil, et, aux accents de la musique militaire, elles retrouvaient comme un lambeau de leur ancien bonheur. Il leur semblait que rien n'était changé dans leur existence, et que la voix du colonel allait retentir rude et sonore derrière elles, disant : " Bonjour, mesdames, aujourd'hui, c'est le 12^e qui donne le concert, sa fanfare est moins bonne que la nôtre ! "

Mais les cris des enfants qui jouaient dans le sable se faisaient seuls entendre. Et la mère, avec un soupir, essayait de lire ses journaux au travers de son pince-nez aux verres brouillés par les larmes, pendant que la fille jetait à la dérobée un regard mélancolique sur ses anciens danseurs, qui ne la reconnaissaient plus. Elle approchait de vingt-cinq ans, maintenant, et sa beauté raffinée par le chagrin avait une grâce plus pénétrante. On eût dit une fleur que la pluie d'orage a rafraîchie et purifiée. Elle s'était défait de ces vivacités de jeune cheval échappé qui lui donnaient une allure fantasque et inquiétante. Grave et douce, elle semblait faire pénitence de son joyeux passé.

Un jour, à la musique, parmi les officiers qui se promenaient, fumant, causant, riant, et qu'elle rencontrait chaque après-midi, une figure nouvelle lui sauta aux yeux. Elle revoit en un instant les bals du général et son timide amoureux blotti dans un coin, la dévorant des yeux. Elle dit à sa mère :

— Oh ! maman . . . vois donc . . . le lieutenant . . .

Il l'avait aperçue aussi, car il était devenu pâle, et quittant ses camarades, le képi à la main, il s'avavançait. La vieille mère plia à la hâte ses journaux, et, débarrassant la chaise qui était devant elle, avec un bienveillant sourire, l'offrit à l'officier :

— Comment, c'est vous, lieutenant ! . . . Oh ! qu'il y a longtemps ! Nous sommes vraiment heureuses ! . . . Mais, pardon, je vous appelle lieutenant, et je vois sur votre manche un troisième galon . . .

Alors il rougit et raconta qu'au bout de six mois de campagne il avait été fait capitaine, après l'affaire de Nam-Dimh. Il y avait tant de vides à combler ! . . . Puis il était resté enfermé dans Tuyen-Kuan avec le commandant Dominé . . . Un siège terrible, de cinq semaines, sur la brèche, à repousser les assauts furieux de l'armée chinoise, battant sans trêve de ses flots d'hommes les murs en ruines du fortin . . . Il avait été blessé le dernier jour, dans une sortie suprême, alors qu'au loin, par-dessus la clameur des hordes

jaunes, les clairons français se faisaient entendre, sonnait la délivrance. Oh ! l'heure enivrante ! Il avait vu l'ennemi fuir, les trois couleurs apparaître, et il était tombé alors sans regret, puisqu'on était vainqueur. Son état avait paru si grave qu'on l'avait renvoyé en France avec la croix. Pendant la traversée, il s'était à peu près guéri, et en arrivant il avait été porté d'office sur le tableau pour le grade de chef de bataillon.

Les deux femmes se taisaient. La mère, avec sa connaissance du métier, calculait qu'il avait gagné dix ans d'avance sur tous ses camarades. La fille examinait le jeune homme et le trouvait presque méconnaissable, avec sa figure pâlie et allongée qui lui donnait un grand air de distinction. Était-ce possible qu'on l'eût dédaigné, ce brave soldat qui, ayant payé de son sang chaque grade conquis, revenait maintenant avec un avenir assuré !

Lui aussi la regardait. Était-ce elle, sérieuse et réfléchie, qu'il avait connue étourdie et turbulente ? Une autre femme se découvrait à lui, cent fois plus charmante dans sa grâce triste et inquiète. Elle l'avait séduit autrefois, elle le ravissait aujourd'hui. Il l'avait rêvée ainsi. C'était bien elle. Toujours aussi jolie et cent fois meilleure.

Les yeux se rencontrèrent, et dans ceux de l'officier elle lut tant d'adoration qu'elle se détourna avec un peu de gêne. Le soir venait, les deux femmes se levèrent, et, sans pouvoir se détacher d'elles, il les conduisit jusqu'à leur porte.

Le lendemain, il les retrouva à la musique, et ainsi tous les jours. Il s'asseyait auprès de la jeune fille, et pendant que la mère lisait ses journaux, ils causaient, intarissables, et cependant ne disant rien. L'automne s'avancait, les feuilles, couleur de rouille, jonchaient les allées, et il faisait trop froid pour rester assis. On se promenait dans les quinconces du parc désert, le capitaine et la jeune fille, côte à côte, marchant d'un pas souple et amoureux.

Décembre se passa ainsi dans une intimité toujours plus douce. Cependant le capitaine, par moment, semblait troublé, nerveux. Un jour, dans un élan passionné, il serra le bras de la jeune fille contre sa poitrine, ses yeux brillèrent, elle crut qu'il allait lui dire : Je vous adore ! Mais il garda le silence et devint un peu sombre. L'agitation qu'il éprouvait redoubla aux approches du jour de l'an. Il alla fréquemment à Paris, s'occupa moins des deux femmes. Une sourde inquiétude le travaillait. S'étaient-elles trompées ? Que préparaient-il de mystérieux ?

Le 31 décembre à six heures, il n'avait pas encore paru. La veuve lisait le journal du soir, qui contenait les promotions dans l'armée. Soudain elle devint très rouge et poussa un cri :

—Il est nommé ! Il a son grade !

Au même moment, des pas précipités se firent entendre, la porte s'ouvrit, et celui qui était si impatiemment attendu entra. Il souriait, très ému ; il s'arrêta devant les deux femmes. La vieille mère lui tendit les bras :

—Oh ! mon cher enfant ! . . . Voilà donc ce qui vous agitait !

Mais lui se tournant vers la jeune fille avec une amoureuse fierté :

—Mademoiselle, j'ai maintenant une espérance d'avenir à mettre à vos pieds ; je vous aime ; voulez-vous être ma femme ?

Elle pâlit au souvenir du premier refus, et pensant à tout ce que le brave garçon avait fait pour mériter son bonheur, elle lui tendit la main, et la tête sur son épaule, les lèvres sur la rude torsade de galons si vaillamment gagnés, elle pleura de joie.

• GEORGES OHNET.

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

10. Supprimer les majuscules dans les noms communs qui ne commencent point les phrases.

On n'écrira plus : Hérodote est le Père de l'histoire, et François Ier le Père des lettres.

20. Supprimer partout les tirets, qui ont été déjà proscrits arbitrairement d'un certain nombre de mots composés.

Pourquoi écrit-on *eau de rose* et *eau-de-vie* ?

Toutefois le tiret serait maintenu.

Lorsqu'il remplace, en fait, la conjonction d'union : un dictionnaire *français-latin*, c'est-à-dire *français et latin* ; un enfant *sourd-muet*, l'armée *franco-russe*, *trente-trois*.

Lorsqu'il est destiné à indiquer une concomitance, une connexité, une fusion intime : un aveugle-né ; une tragédie mort-née, un président-né ; Lorsqu'il marque un lien de parenté : *petit-fils*, *grand-oncle*.

Lorsqu'il sert à caractériser, par le rapprochement de deux mots qui, isolés, n'offrent plus le même sens, un usage spécial, technique : *le grand-livre*.

30. Supprimer l'accent circonflexe et régulariser l'emploi des accents grave et aigu.

Y a-t-il lieu de continuer à écrire *avènement* et *événement*, *latrie* et *idolâtre*, *il plaît* et *il taît*, *religieuse* et *irreligieux*, *rebelle* et *rébellion*, *tenace* et *ténacité*, *serain* et *sérénité*, *s'enamourer* et *s'enorgueillir* ou *s'enivrer*?

On a substitué l'accent grave à l'accent aigu, dans *sève*, *piège*, *collège*, *assidgé*. Pourquoi laisser l'accent aigu dans *dussé-je*, *puissé-je*, *aimé-je*?

Est-il nécessaire de distinguer par un signe extérieur *la* article de *là* adverbe, *des* article de *dès* conjonction, *ou* conjonction de *où* ad verbe, alors que la fonction du mot dans la phrase établit nettement la différence?

L'apostrophe disparaîtrait des mots composés, étroitement réunis par l'usage : on écrirait *s'entraider* et non *s'entr'aider*. Le tréma ne serait plus de mise quand il ne redoublerait pas le son de la voyelle.

40. Écrire conformément à la prononciation française les mots empruntés à l'étranger, ce qui est déjà un fait accompli pour quelques-uns. On écrit *hifteek* et non *beefsteak* ; pourquoi ne pas écrire *brec* au lieu de *break*, *spline* au lieu de *spleen*, etc.?

Appliquer la règle du pluriel à tous les mots latins francisés. Pourquoi orthographier des *agendas* et des *errata*?

50. Régulariser le genre des mots suivant leur origine : ne pas dire un *hémosphère*, quand on dit une *atmosphère*.

Garder l'*h* muet de préférence aux mots féminins : pourquoi écrire *réfectoire*, quand on écrit *chauffoir*, *dortoir*?

Ne pas changer l'orthographe d'un mot suivant la place qu'il occupe dans la phrase. N'est-il pas bizarre qu'on écrive une *demi-heure* et une *heure* et *demié*?

Simplifier les chinoiseries orthographiques de *tout* et de *même*, considérés comme adjectif et comme adverbe.

Ces chinoiseries occupent à elles seules six colonnes du dictionnaire actuel.

60. Supprimer l'*y* quand il se prononce comme *i* et le remplacer par un tréma quand il se prononce comme deux *i*.

Supprimer dans les voyelles doubles celle des deux qui ne se prononce pas : écrire *seur* et non *seuwr*, *pan* et non *paon*.

70. Rayer les doubles et les triples consonnes inutiles à la prononciation, spécialement l'*h* ; remplacer le *ph* par l'*f*.

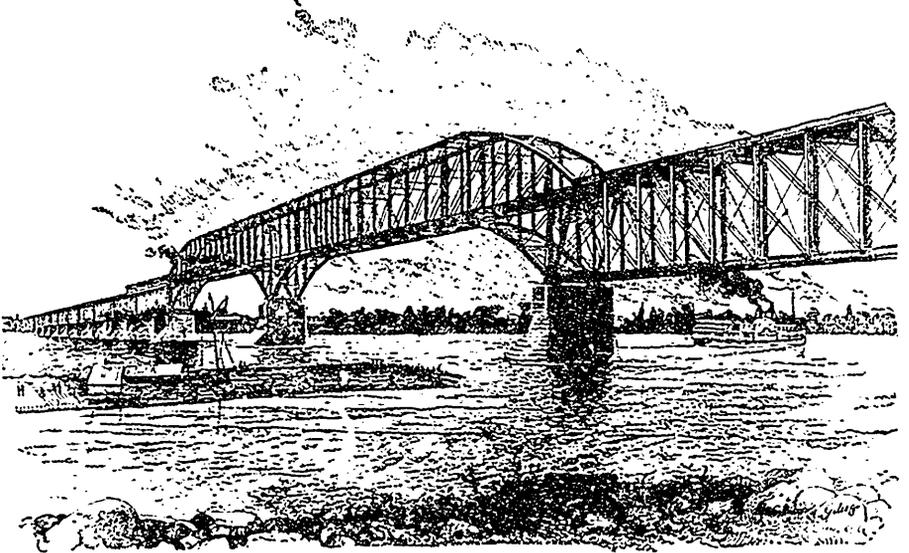
80. Unifier l'orthographe des mots qui, dans leurs composés, redoublent sans raison certaines lettres ou les suppriment, comme *siffler* et *persiffler*, *souffler* et *boursoffler*, *tonner* et *détoner*.

90. Remplacer *ent* par *ant* dans tous les qualificatifs employés adjectivement ou substantivement, et dans leurs dérivés.

Ainsi éviterait-on le désaccord de fond entre *président* et *présidant*.

Ainsi éviterait-on encore pour l'orthographe des yeux, un *affluent* et ils *affluent*, un *expédient* et ils *expédient*.

10. Transformer l'*e* en *s* dans les pluriels et dans les personnes de certains verbes.



PONT DE LACHINE

NOS GRAVURES

Les gravures que nous publions aujourd'hui sont des vues prises sur la ligne du chemin de fer du Pacifique Canadien et ses embranchements. Les touristes qui ont parcouru le Canada ont eu le loisir de les admirer et en reverront avec plaisir la représentation fidèle. Quant à ceux qui n'ont pas eu cet avantage, ils pourront se faire une idée de la beauté des édifices canadiens et de la hardiesse des ponts qui traversent le Saint Laurent.

L'ESPRIT FRANÇAIS

Un barbier, grand babillard, demandait à quelqu'un comment il voulait qu'on lui fit la barbe. "Sans dire mot," répondit celui-ci.

Un avare venait de perdre sa femme, et son intendant chargé des funérailles, lui demanda trois mille francs.

"Trois mille francs ! trois mille francs ! J'aurais autant aimé qu'elle ne mourût pas !"

Un individu n'est pas satisfait du plaidoyer de son avocat, qu'on lui a donné d'office.

"Accusé, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ?

—Rien, monsieur le président, je réclame seulement l'indulgence de la cour... pour mon avocat."

Un curé faisait un sermon sur les peines de l'enfer. Tout son auditoire fondait en larmes. Un gros rustre qui était appuyé contre un pilier de l'église était le seul qui ne pleurât pas. Le curé lui demanda : "Pourquoi ne pleures-tu pas comme les autres ? — Moi, répondit le paysan, je ne suis pas de la paroisse."

Un perruquier avait fait peindre, sur le devant de sa boutique, une longue et pompeuse inscription. Mais une réflexion lui était venue, et il avait mis au bas, en forme de post-scriptum :

"Si vous ne savez pas lire, adressez-vous à l'écrivain public qui est en face."

A la porte d'un musée, un invalide, mis de planton, reçoit pour consigne de ne laisser entrer aucun *civil*, sans lui faire déposer sa canne au vestiaire.

Passe un monsieur, les mains dans ses poches.

"Bourgeois, votre canne au vestiaire.

—Ma canne !... Je n'en ai pas.

—Tant pis... Allez en chercher une."

BLUNDERS IN FRENCH AVOIDED

FOURTH PSEUDO-LETTER

Conditional Sentences.—Difference between Indicative and Subjunctive Moods.—Use of the Subjunctive Mood.—A good advice for those who wish to speak French correctly.

Grammarland, October 1st 1893.

My dear Richard,

In this letter, my dear friend, I will give you a few explanations on the use of the Conditional and Subjunctive Moods. The following rules are very important, because those two Moods are the most difficult of the French grammar.

So, will you say, this is another letter on the rocky points of French grammar.

Yes, my dear Dick. Remember that very few French use *correctly* those Moods when they speak, because they find themselves some difficulty in their use.

FIRST.—How many *Conditional Sentences* are there in French?

There are three: one for the *Past*, another for the *Present*, and a third for the *Future*.

Past.—The verb of the Principal clause is at the *Pluperfect of Indicative* and the verb of the Subordinate clause is at the *Conditional Past*, viz:

Si j'avais eu de l'argent, je serais allé à Paris.

If I had had some money, I would have gone to Paris.

Present.—In the Principal clause, the verb is at the *Indicative Imperfect*, and in the Subordinate clause, it is at the *Conditional Present*, viz:

Si j'avais de l'argent, j'irais à Paris.

If I had some money, I would go to Paris.

Future.—In the Principal clause the verb is at the *Indicative Present*, and in the Subordinate clause, it is at the *Indicative Future*, viz:

Si j'ai de l'argent, j'irai à Paris.

If I have some money, I will go to Paris.

Now, an important rule for the use of the Conditional Mood.

“When the verb of the Principal clause is in a past tense, the verb of the Incidental clause should be in the *Present tense* of the *Conditional Mood*, and not in the *Past*, in describing an event past subsequently in regard to the verb of the Principal clause.”
viz:

Say: *Je croyais que vous VIENDRIEZ*, and not: *que vous SERIEZ VENU*.

Say: *J'aurais parié qu'il PLEUVRAIT*, and not: *qu'il AURAIT PLU*.

Take good note of these rules.

SECOND.—Let us speak now of the Subjunctive Mood. What does that Mood indicate?

The SUBJUNCTIVE is the Mood of *doubt*, *possibility* and *uncertainty*. It presents the affirmation in a Subordinate or Dependent manner.

On the contrary, the INDICATIVE is the Mood of *precision*, *positivity* and *certainty*. It presents the affirmation in a Positive or Absolute manner.

So, my dear Dick, you will see that the SUBJUNCTIVE is exactly the contrary of the INDICATIVE. One expresses *certainty*, the other *uncertainty*.

GENERAL RULE.—The Subjunctive can not exist without the word *que*. But that does not mean that there is a subjunctive every time the word *que* is to be found in a sentence.

Remember this: It is not *que (that)* which requires the subjunctive, but what precedes *que*.

The proof is that we often meet with *que* not followed by a subjunctive: viz:

I think you are right. *Je crois que vous avez raison.*

I hope he will write to me. *J'espère qu'il m'écrira.*

I say it is true. *Je dis que c'est vrai.*

Sometimes the word *que* is not expressed in a subjunctive sentence; it is understood: viz:

Dieu vous bénisse! that is to say: *que Dieu vous bénisse!* God bless you!

Le Seigneur exauce votre prière! that is to say: *que le Seigneur exauce votre prière!* The Lord hear your prayer!

Observe also that: Between two verbs, the word *que* (*that*) cannot be suppressed in French, though it may be in English:

I hope he will come. *J'espère qu'il viendra.*

He has not the advantages you have.

Il n'a pas les avantages que vous avez.

I fear he is ill. *Je crains qu'il ne soit malade.*

ANOTHER OBSERVATION.—In a subjunctive sentence, it is very important to pay more attention to the thing that one means than to the words used.

If the thing is *known*, use the *Indicative Mood*; if it is *unknown*, use the *Subjunctive*, viz:

<i>Indicative Mood</i>	<i>Subjunctive Mood</i>
<p><i>Je cherche un professeur qui PEUT m'apprendre le français en six mois.</i></p> <p><i>J'irai dans une retraite où je SERAI tranquille.</i></p> <p>—</p> <p>In this case, I know the professor, I know the retreat.</p>	<p><i>Je cherche un professeur qui PUISSE m'apprendre le français en six mois.</i></p> <p><i>J'irai dans une retraite où je SOIS tranquille.</i></p> <p>—</p> <p>In this case, I know neither the professor nor the retreat.</p>

Tout à vous,

WILLIAM COBBETT.

THE FRENCH TEACHER

BY LOUIS TESSON

(Registered in accordance with the Copyright Act.)—*Continued.*

Passe Indefini

Les verbes auxiliaires, c'est-à-dire ceux qui servent à former les temps composés des autres verbes, sont *avoir* et *être*.

AUXILIAIRE AVOIR

Le passé indéfini de tous les verbes transitifs et de la plupart

(*the greatest number*) des verbes intransitifs se forme du présent de l'indicatif du verbe *avoir* suivi de leur participe passé.

J'ai	}	eu	(<i>had</i>)
Tu as		été	(<i>been</i>)
Il (elle) a		marché	(<i>walked</i>)
Nous avons		dormi	(<i>slept</i>)
Vous avez		envoyé	(<i>sent</i>)
Ils (elles) ont		mangé	(<i>eaten</i>)

Comme on le voit, le verbe *avoir* sert d'auxiliaire au verbe *être*, et il forme ses propres temps composés à l'aide de ses temps simples.

Le passé indéfini est le temps du passé le plus (most) employé en français.

1o. Il exprime une action faite pendant une portion écoulée (*elapsed*) d'une période (jour, semaine, mois, année, etc.) dans laquelle on est au moment où l'on parle.

2o. Dans la correspondance familière et dans la conversation ordinaire, on emploie le passé indéfini pour exprimer des événements qui ont eu lieu (*have taken place*) *récemment*, bien que dans une période entièrement écoulée, (hier, la semaine dernière, l'année dernière).

Ex. : J'ai fait une bonne promenade hier.

On emploie aussi le passé indéfini en parlant d'une action qui a eu lieu dans un temps non spécifié, ou en mentionnant une action passée *définie*, mais un temps interminé.

Ex. : La France a combattu pour la liberté et la civilisation.

Exercice

Refaire au passé indéfini les dialogues, lectures et exercices des leçons : 7, 8, 9, 10, 11, en cherchant (*to look for*) le participe passé des verbes irréguliers dans le tableau des verbes irréguliers.

AUXILIAIRE ÊTRE

Quelques verbes intransitifs ou neutres se conjuguent avec l'auxiliaire *être*.

Je suis	}	allé	(gone)	}	né	(born)
Tu es		arrivé	(arrived)		venu	(come)
Il est		mort, décédé	(dead)		retourné	(returned)
Nous sommes		devenu	(become)		monté	(gone up)
Vous êtes		échu	(become due)		descendu	(gone down)
Ils sont		éclos	(hatched)		rentré	(come in)
				sorti	(gone out)	
				resté	(remained)	
				parti	(gone away)	

Lecture

Lettre d'un écolier à un de ses camarades.

New-York, le 1er Octobre 1893.

Mon cher ami,

Quand je vais en voyage, je pars de bonne heure. Je monte en voiture (*carriage*) et j'arrive à la gare (*station*) quelques minutes avant le départ du train. J'entre dans un wagon de première classe et je n'en sors pas jusqu'à mon arrivée à destination. Alors je descends à l'hôtel, où je reste quelques jours; puis je retourne à New-York. Mes amis accourent à ma rencontre et nous revenons à la maison.

Voici deux pensées pour finir cette lettre-exercice sur les verbes neutres qui se conjuguent avec l'auxiliaire être :

"On naît poète, on ne le devient pas."

"Plus d'un naît riche qui meurt pauvre."

Votre ami dévoué,

CHARLES.

Exercice

Mettre la lecture précédente successivement à toutes les personnes du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif et du passé indéfini.

As a privilege offered to our subscribers, exercises sent to LE MAITRE DE FRANÇAIS with 5 cents for postage, will be returned duly corrected. The first lessons of the FRENCH TEACHER can be had in pamphlet form, by sending 10 cents.

CONVERSATION

UNE PROMENADE A PARIS

(*Suite.*)

- Vous sentez-vous moins fatiguée, maintenant ?
- Je ne le suis plus du tout.
- Eh bien, je vous propose une visite au Palais des Arts et de l'Industrie.
- Vous avez là une excellente idée. Allons-y.
- J'espère que les portes sont ouvertes aux visiteurs.
- Il n'y a pas de doute, car c'est le moment de l'Exposition de peinture et de sculpture, autrement dit du Salon.
- Vous avez déjà vu cette exposition sans doute ?
- Assurément, j'étais à l'ouverture du Salon.
- Avez-vous eu le loisir de bien examiner tous les chefs-d'œuvre qu'il contient ?
- Je n'ai pas de peine à vous avouer que non. D'abord, il y en a tant qu'il faudrait des jours entiers pour pouvoir les examiner ; ensuite, la foule est si grande qu'on a de la peine à se frayer un passage à travers les galeries.
- Et cependant le spectacle de cette foule est si intéressant ! Ce n'est pas le moindre attrait de l'Exposition pour nous.
- Nous voici arrivées ; prenons nos billets d'entrée.
- Il y a un escalier à monter.
- Naturellement ; les ascenseurs ne sont pas aussi connus ici qu'à Chicago ou à New-York ; les maisons sont beaucoup moins hautes. Quant à cet escalier, il est facile à monter ; d'ailleurs nous pouvons prendre notre temps pour voir un peu les magnifiques tapisseries des Gobelins, qui sont tendues le long des murs.
- Elles sont admirables, en effet, et la réputation dont elles jouissent dans le monde entier est bien méritée.

EXERCISE. — 1o Put the above dialogue in the future. — 2o Give the substance of the same dialogue in a narrative form.

As a privilege offered to our subscribers, this exercise, sent to LE MAÎTRE DE FRANÇAIS with 5 cents for postage, will be returned duly corrected.

CONVERSATION

A STROLL ABOUT PARIS

(Continued.)

—It means a kind of tournament, and indicates the place where this tournament took place. The Tournament Square is therefore well named. But what an odd name the Tuileries is !

—After all, though it sounds well, it is not a very poetical name for a royal and imperial residence. But it is doubtless named for the same reason as the Carrousel.

—Exactly, the site of the palace was formerly occupied by tile-works.

—You know that this palace was burned during the Commune, in 1871.

—Yes, what a pity !

—Let us go into the garden of the Tuileries. It is not the first time that you have seen these fine lawns and these superb statues.

—Oh ! no. Look, here is a man who is calling the sparrows. See how they gather around him. The boldest go so far as to take on the wing, from his fingers, the pieces of cake which he offers them.

—Here we are at last on Concord Square. I am never tired of the fine view which one sees here.

—Will you cross the bridge to go to the Chamber of Deputies ?

—If it makes no difference to you, let us pass near the Obelisk, and go straight to the Avenue of the Elysian Fields.

—I am very willing. I even confess to you that I am beginning to be tired, and that I want to sit down.

—Very well. Here are rows of chairs awaiting us under the great trees of the Avenue.

—Do you sometimes go as far as the Triumphal Arch of the Star ?

—Yes, but not on foot ; it is too far. I often pass it in carriage, in going to the Bois de Boulogne.

—I myself often walk as far as the Triumphal Arch.

—You must have good legs.

—Yes, pretty good. I think walking is an excellent exercise,

and, besides, the Avenue of the Elysian Fields is so attractive that one does not notice the distance.

—I notice it, but let us rest a moment.

—Very well. Here, sit in the shade under this great tree.

—There are not many people in the Avenue just now.

—That is not surprising. It is too early yet. In a few hours we shall see a throng of carriages going towards the Bois.

EXERCISE.—This dialogue can be translated into French and sent to LE MAÎTRE DE FRANÇAIS for correction, or simply compared with the French text given in the precedent number.

MOTS POUR RIRE

Un homme ayant reçu des coups de bâton dont il était menacé depuis longtemps, se consola en disant : “ Bon ! me voilà guéri de la peur.”

Un Anglais qu'on allait pendre avec son camarade, voyant celui-ci pleurer, lui dit : “ Lâche, tu n'es pas digne d'être pendu !”

Il était cinq heures et demie du matin quand Napoléon arriva sur le champ de bataille de Friedland . . .

Le jour parut. L'empereur, le montrant à ses officiers, s'écria : “ Voilà le soleil d'Austerlitz !”

Deux hommes se prirent de querelle au spectacle. L'un des disputeurs dit à l'autre : “ Si j'étais dehors, je vous ferais donner des coups de bâton par mes gens. — Monsieur, lui répondit celui-ci, je n'ai pas de gens, et je ne puis vous faire tant d'honneur ; mais si vous voulez prendre la peine de sortir, je vous les administrerai moi-même.”

—Maman, puis-je parler ?

—Non, mon petit, tu sais qu'on t'a défendu de parler à table.

—Ne puis-je dire un seul mot ?

—Non, attends que ton père ait lu son journal.

Le déjeuner fini, le père dépose lentement son journal sur la table.

—Eh bien ! petit bavard, que voulais-tu donc tant nous dire ?

—Que le robinet de la salle de bains est resté ouvert.

Scène d'intérieur :

M. Prudhomme fait la lecture à haute voix d'un volume récemment paru. Quand il arrive à cette phrase : *Per fas et nefas...*

—Qu'est-ce que cela veut dire ? lui demande sa fille aînée.

—Cela signifie : la preface est néfaste, répond gravement M. Prudhomme.

Et, feuilletant les premières pages du livre :

—Il y en a pourtant une ! s'étonne-t-il.

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

Nous avons publié dans ce numéro un aperçu de la réforme de l'orthographe. Le rapport complet de l'Académie vient d'être livré à la publicité. Cet ouvrage est très utile, sinon déjà indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'étude de la langue française. Il expose clairement la nature des changements à opérer dans l'orthographe, et met fin à des controverses irritantes qui ne reposaient que sur des suppositions. On peut se le procurer en envoyant dix sous en timbres-poste au MAÎTRE DE FRANÇAIS, 22^e rue Ste-Catherine, Montréal.

NOTICE

Subscribers and advertisers are requested to send money by either post-office orders, registered letters or express-orders, never by checks.

HOTEL RICHELIEU

Chambres et Appartements Élégalement Meublés à PRIX MODÉRÉS

Restaurant à la Carte et Table d'Hôte sans pareille

DEJEUNER ET DINER, 50c., VIN COMPRIS

No. 12 CLINTON PLACE (*près Broadway*), NEW-YORK

ROUJON & DRIVET, Propriétaire

THE FRENCH TEACHER

This work, the first part of which is published in pamphlet form, is the fruit of several years experience in teaching the French language, especially to English people.

It is offered as a useful auxiliary to the teachers of our schools, who desire to add a little diversion to their regular programme, and to lead their scholars to write and speak French by a less monotonous process than the one generally followed.

It cannot fail to equally stimulate the interest of advanced pupils, by its entirely new manner of presenting grammatical rules and the current expressions of conversation which are prolific of so much difficulty to foreigners.

Above all it recommends itself to those persons who desire to commence the study of French. By reading carefully each lesson and by doing the exercises indicated, they will be able in a short time to understand the language sufficiently well to express their thoughts properly.

A copy will be mailed on receipt of ten cents in postage stamps. Address Louis Tesson, 29 Mansfield Street, Montreal, or LE MAITRE DE FRANÇAIS.

Le Maître de Français

MONTHLY REVIEW

Published by LOUIS TESSON & CO.

Head Office : - - - 2269 St. Catherine Street, Montreal

BRANCH OFFICES

CANADA

OTTAWA.—MM. FLEURY & FICHOT (The School of Languages), 138 Wellington St.

TORONTO.—MR. JOHN P. McKENNA, 80 Yonge Street.

UNITED STATES

BOSTON.—M. G. ALBA RAYMOND (College Lafayette), 112 Berkeley Street.

CHICAGO.—MM. A. R. McCLURG & Co., Madison and Wabash Streets.

NEW YORK.—M. F. BERGER (Académie Française des Etats-Unis), 853 Broadway.

TERMS OF SUBSCRIPTION :

ONE YEAR	\$2.00
SIX MONTHS	1.25

Les abonnés du MAITRE FRANÇAIS ont le privilège de lui envoyer à corriger autant d'exercices et de compositions qu'il leur plaît, moyennant QUINZE CENTS en timbres-poste par correspondance.

HAMILTON COLLEGE OF MUSIC

CORNER MAIN AND CHARLES STREETS

PIANO, ORGAN, VIOLIN and all orchestral instruments. The voice—Production, development, cultivation and style.

Diplomas granted, teachers' certificates granted, artists' certificates granted, testimonials granted.

Terms for piano \$6 per term of ten weeks (2 lessons per week) to \$30, according to advancement. The grade system, similar to that in vogue in the Public Schools, is adopted, with daily reports to parents or guardians. Quarterly examinations in theory and practice under the immediate supervision of the director.

Special rates to resident students.

Students boarding in the College have the advantage of being constantly under the supervision of the teacher during their hours of practice as well as while receiving instruction.

For further particulars send for catalogue, or apply at the College.

D. J. O'BRIEN, Director.

SCHOOL FOR BOYS

429 SOUTH SALINA ST.

SYRACUSE, - N. Y.

Scholars prepared for best Colleges and Scientific Schools. Only a limited number accepted, and careful attention given to the individual needs of each.

CHAS. C. SHERMAN, B.A., (YALE),
PRINCIPAL.

LE SAMEDI

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

Publication Littéraire, Humoristique, Scientifique et Sociale.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: - LIONEL DANSEREAU

Abonnement: Un An, \$2.50; Six Mois, \$1.25 (strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. DANSEREAU, BELLEAU & CIE, No 516 RUE CRAIG, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI", MONTRÉAL.

Theâtre Français de Montréal

SAISON 1893-1894

PREMIERE ANNÉE

REPERTOIRE

OPÉRAS COMIQUES. — Les dragons de Villars — La fille du Régiment — Les diamants de la couronne — Carmen — Le voyage en Chine, etc.

OPERETTES

Les Cloches de Corneville — La fille de madame Angot — Boccace — La petite Marice — La Marjolaine — L'œil crevé — Les cents vierges — La vie Parisienne — La Mascotte — Le cœur et la main — Le grand Mogol — Madame L'archiduc — La timbale d'argent — Girofle-Girofla — Le jour et la nuit — Mademoiselle Nitouche — Mme Suzette — Les 25 jours de Charette — Bouton d'or — Miss Helyett — La fille du Tambour-Major, etc., etc.

VAUDEVILLE, COMEDIE, DRAME

Le Procès Vauradieux — Divorçons — Les surprises du divorce — La garçonnière — Coquin de printemps — Le flacré 117 — Le voyage de Perrichon — Le chapeau de paille d'Italie — Monsieur Chasse, etc.

TABLEAU DE LA TROUPE

Mlles de Goyon, 1re chanteuse.
" S. Sorgia, 1re chanteuse.
" Regani, 2e chanteuse.
" Desmoulin, 3e chanteuse.
" Hoslo, duéigne.
" B. Belisson, 1re soubrette.
" Juana, 2e soubrette.
MM. Dancrais, ténor.
" Portulier, baryton.
" Delafontaine, jeune premier.
" Ferroumont, larnette.
" Merville, 2e comique.
10 choristes, hommes.
20 dames des chœurs.
M. Bisson, 1er comique et régisseur général
M. Drolet, 1er chef d'orchestre.
M. Goulet, 2e chef d'orchestre.
Un machiniste, un peintre, un souffleur, 2 costumiers.

Tous les Jeudis, Soirée de GALA.

Tous les Vendredis, Soirée des ETUDIANTS.

Tous les Samedis, Soirée Populaire.

Lundis, Mardis et Mercredis, Prix Populaires.

Ouverture du Théâtre : 2 Octobre 1893

PREMIERE REPRESENTATION

LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR

Pour toutes informations s'adresser 1637 RUE NOTRE-DAME, chez M. EDMOND HARDY, où est installé le bureau de location.

Société d'Opéra Français de Montréal,

M. R. SALLARD, Directeur-Général.

IT PAYS TO ATTEND THE BEST!

CENTRAL
BUSINESS COLLEGE

CORNER YONGE AND GERRARD STREETS, TORONTO

Is undoubtedly the largest and best equipped Business College in Canada ; investigate before you decide what College to attend. A poor selection means a failure, a good selection means success. We never offer inducements like the payment of railway fare, cheap tuition or guaranting situations, in order to secure patronage. Thorough work is the great magnet which draws students to the college. Our former students who are now occupying some of the best positions in Canada and the United States, speak in glowing terms of our College, and the result is that our schools in Toronto and Stratford are well filled with energetic young men and women from the homes of representative business, professional and agricultural men throughout Canada. COMMERCIAL SHORTHAND, PENMANSHIP and ENGLISH COURSES. Students admitted at any time.

Catalogues free.

SHAW & ELLIOTT, Principals.

College Commercial

—ET—

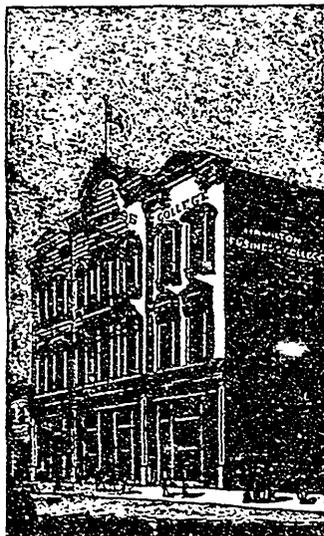
Institut de
Stenographie

31, 36, 38 ET 40

JAMES ST. SOUTH
HAMILTON, ONT.

Spencer & McCullough
Principaux.

On envoie
FRANCO sur de-
mande une circu-
laire descriptive
richement illus-
trée.



Sous la direc-
tion d'employés
de bureau expé-
rimentés qui don-
nent tout leur
temps et toute
leur attention à
l'instruction de
leurs élèves, et
qui usent de leur
grande influence
en faveur de
ceux qui dési-
rent des emplois.

Hamilton Ladies' College

AND

.. CONSERVATORY OF MUSIC ..

ESTABLISHED 1860

All its College work taught by Professors who are honor graduates of Universities and Colleges. Pupil can find here any subject they may desire, either University or Preparatory, with Diploma at the end of each Course. The College has nearly, 450 graduates.

THE CONSERVATORY OF MUSIC

Teaches PIANO, ORGAN, VIOLIN, GUITAR, HARP, any instrument required
It prepares for the degree of Bachelor.

THE ART DEPARTMENT

Furnishes splendid advantages : CRAYON, WATER COLORS, OILS, CHINA, etc. The Art Master gives personal instruction to each Pupil,

The College building contains over 150 rooms, spacious and beautiful Parlors, Halls, Dining room.

No healthier building in the Dominion. Daily exercises in walking and physical culture.

For Catalogue and Terms, address the Principal

A. BURNS, S.T.D., L.L.D.

THE

Livingston Park Seminary

ROCHESTER, N. Y.

FOUNDED IN 1858

BOARDING AND DAY SCHOOL

FOR YOUNG LADIES AND CHILDREN

Special attention given to Music and
the Modern Languages

Young : Ladies : fitted : for : College

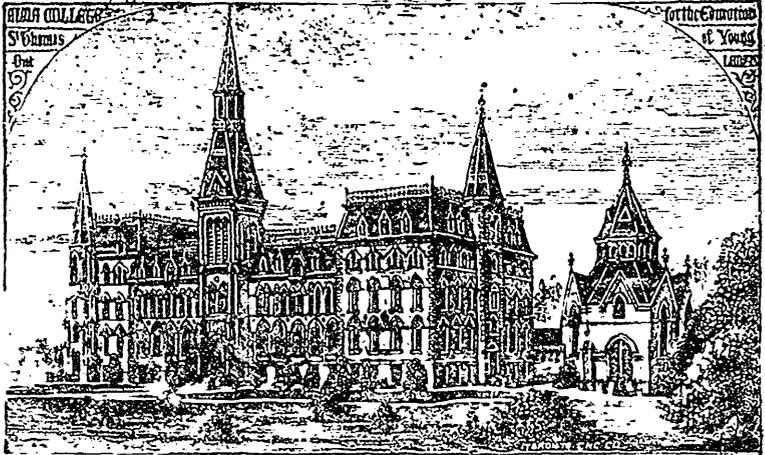
For Circulars and terms, apply to

MISS G. C. STONE,

Principal

School re-opens, September 20th, 1893

4.45
 5.04
 5.17
 3.75
 - 18 52 74
 16 24 4.65
 2.4



ALMA THE LEADING CANADIAN COLLEGE FOR YOUNG WOMEN

Faculty of 20 University Graduates and Certificated Teachers.

Graduating Courses in Literature, Languages, Music, Fine Arts, Elocution, Commercial Science.

RATES LOW.

Attendance 200 from all parts of America.

For 60 pp. illustrated catalogue write Principal AUSTIN A. M.

SAINT THOMAS, ONT.

ASK FOR
JOHNSTON'S FLUID BEEF

—THE—
 Great Strength-Giver

The Ideal Food for Infants

—IS—
MILK GRANULES

because it is practically identical in composition, taste and appearance with

Mother's Milk.

It digests thoroughly without causing an undue tax on the vital energies of the infant's stomach.

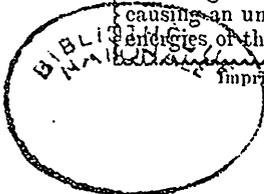
If you need a Tonic

TAKE

STAMINAL

It not only stimulates, but builds up and strengthens. You get a TONIC and a FOOD combined in the form of

Palatable Beef Tea.



Imprimé par Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig, Montréal.